L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI 29 MAI 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

XIX

Un point noir à l'horizon! Aussitôt les pessimistes, les *embarrasseurs*, comme disent les nègres dans leur singulier jargon, de jeter l'alarme, de se lancer dans des jérémiades aussi creuses que prévues. Ah! les terribles et fastidieux que ceux-là! Comme le progrès serait à jamais enrayé, comme les lumières s'éteindraient partout, si l'on accordait de l'influence, de la portée à ces dissolvantes funestes, pour qui tout est obstacle insurmontable.

Ce point noir, vous le connaissez. Une forte majorité du Cabinet de Cleveland, cinq contre deux, s'est prononcée contre la demande qui lui a été adressée par le Conseil de Direction de notre *World's Fair*, de permettre que la collection splendide du *Government Building* nous reste pour l'Exposition projetée de 1885-1886. Cinq contre deux, ai-je dit; mais ces deux-là, MM. Thomas F. Bayard et Lucius Q. C. Lamar, qui sont de force peut-être à ramener à eux leurs adversaires.

L'avis a causé ici un moment d'abattement, de déception, mais en dépit des inutiles rappelés plus haut, on n'en est pas arrivé au découragement. Revenus de ce vilain coup, les esprits réfléchis, les hommes d'action se sont remis de plus belle à l'œuvre de la réouverture de l'Exposition.

Cette attitude prise par le Cabinet de Washington n'a rien pour m'étonner. Quant à moi, je l'avais, en quelque sorte, fait présentir aux lecteurs de l'*Abeille*, où j'écrivais, à la date du 17 mai:

"Si M. Cleveland juge qu'il a pouvoir en la matière, il me semble à peu près indubitable qu'il accueillera favorablement la prière de nos représentants. La seule objection à craindre, c'est que le Président ne pense qu'en cela il n'a pas le droit d'initiative, et que son devoir est d'attendre que celle-ci soit prise par le Congrès.

"Un tel délai serait la condamnation de l'Exposition, si la majorité, *à tort ou à raison*, persistait à penser que notre grand Festival ne peut être complet et prétendre à un succès sans cette participation fédérale."

La majorité du Cabinet et M. Cleveland adoptent donc l'opinion, rappelée plus haut et déclarant qu'en face de l'absence du droit d'initiative ils ne sauraient agir.

Mais je le répète, si nous n'avons pas la quantité dans le Cabinet, la qualité nous est acquise, à coup sûr, et il faut espérer que MM. Bayard et Lamar sont lutteurs de force à changer la face des choses. En dehors de cette question d'initiative, les arguments de M. Garland, l'avocat-général, sont quelque peu puérils, ne tiennent guère contre la discussion. Il y a lieu de penser qu'il les retirera lui même, quand il aura entendu les explications que lui portè M. S. H. Kennedy.

Resterait cette absence d'autorisation de le Président que signalent ses conseillers. Cependant peut-être pourrait-on en cela gagner sur l'esprit de M. Cleveland et le décider à prendre une responsabilité que le prochain Congrès approuverait assurément.

Néanmoins, s'il faut se méfier des pessimistes, on doit également se tenir en garde contre les optimistes. Plaçons-nous donc en présence d'un refus formel du Cabinet et songeons au parti à prendre en pareille conjoncture. Là-dessus il semble qu'il n'y a point à hésiter.

Incontestablement le rôle du *Government Building* a été immense au *World's Fair*, dominant même; mais cependant pas à ce point qu'il faille admettre que sans lui toute continuation de l'Exposition est impossible. Je ne suppose pas que les hommes pratiques adoptent semblable conclusion. Ce serait grand dommage que le contingent fédéral, si justement admiré par tous, vînt à nous manquer; pourtant, en vérité, ce contingent retiré, il reste encore tant et tant de raisons qui recommandent une réouverture, elles sont si évidentes, que je crois oiseux de les réciter ici.

Au cours des derniers six mois et dans mille autres occasions on a écrit d'innombrables variations sur ce vieux thème: l'utilité pratique des Expositions, leurs effets, leur influence sur le progrès, sur la civilisation, sur les rapports entre nations et individus; sur la puissance avec laquelle elles réagissent contre la guerre, créent des garanties de paix, etc., etc.

Je ne reviendrai donc pas ici sur ces vérités banales, je ne me joindrai pas à ceux qui ne voient point que M. de La Palice soit mort.

Je me contente de constater que les plus myopes eux-mêmes voient les bienfaits d'une Exposition et l'exprime l'espoir que, quelle que soit la décision venue de Washington, la nôtre rouvrira.

Cette décision, si elle nous était irrécusablement adverse, pourrait d'ailleurs être rejetée par le prochain Congrès. Les Chambres fédérales pourraient nous restituer, partiellement tout au moins, l'inappréciable trésor qu'on menace de nous enlever à cette heure. Cette réinstallation causerait sans doute une perte de temps pour ce précieux Département, mais enfin le mal serait réparé en grande partie.

—La journée d'aujourd'hui est consacrée au Mexique. On sait quelle place s'occupe celui-ci au World's Fair. Les somptueux quartiers élevés par lui, le Pavillon où il étale ses richesses minéralogiques, sa splendide section au Main Building, sa Salle-en-sus, son exhibition au *Women's Department* et enfin son délicieux Orchestre, voilà qui, mieux que toutes phrases, dit sa valeur, l'ampleur, orchestre, comme corps et comme individus, se sont, en vérité, épuisés en courtoisie à notre égard.

Sous ce rapport ils sont allés très loin, jusqu'à prévenir nos désirs: jusqu'à prévoir même des susceptibilités que nous n'aurions probablement pas eues. Enfin, toujours prêts à nous être agréables, les Mexicains n'ont pas seulement fait preuve des meilleurs sentiments à notre égard, ils y ont aussi mêlé des délicatesses exquises dont on ne saurait trop les louer. Celle du 5 mai, entr'autres, ne saurait être méconnue, oubliée.

Je ne me suis point extasié, bien entendu, sur tous leurs envois: il en est parmi eux qui sont fort médiocres et je n'ai point caché mon opinion à cet égard.

Pourtant il serait mille fois inique de ne pas dire et très hautement que leur rôle ici a été fort considérable, le plus considérable en somme, et que sous le rapport des bons procédés, les Mexicains se sont montrés, se montrent ingénieux. Un fait tout récent suffirait à appuyer ce dire.

Le capitaine Payen, cédant à la spontanéité de sa nature si affectueuse, si généreuse, a offert à l'Hôpital de Charité les services de ses artistes, en reconnaissance des soins qu'a reçus dans cette institution M. Rodriguez, jeune musicien, compromis dernièrement dans une affaire sur laquelle on semble vouloir jeter le voile, par un consentement mutuel tacite. Mieux vaut en effet qu'il en soit ainsi.

Quoi qu'il en soit, cette offre de M. Payen, caractérise bien l'homme que je connais, que j'ai eu apprécier depuis qu'il m'est venu très chaudement recommandé, et que je suis heureux de compter parmi mes amis. Il y a là, n'est-ce pas? un procédé des plus fins, une façon exquise de s'acquitter envers un établissement auquel, en fin de compte, on ne doit rien.

C'est à la date du 3 juin que le Concert si gracieusement offert aura lieu.

Il serait lamentable que ce jour du Mexique ne fût pas l'un des plus brillants de l'histoire de notre Exposition. Si dans cette journée d'aujourd'hui même, nous ne remplissions pas grandement notre devoir, nous n'entendrons pas une plainte sortir des rangs mexicains, mais ce silence ne nous abusera point. Ils n'en penseraient guère moins que la reconnaissance nous est lourde: que non, en avons rejeté le gage, et que, pour marquer plus librement, plus allègrement, nous ne portons que l'oubli.

Par malheur, les derniers avis de Washington ont jeté un froid glacial sur l'Exposition; il est à craindre que cette mauvaise influence ne se fasse sentir sérieusement aujourd'hui. J'en éprouverais pour ma part regret et humiliation. Nous devons tant de remerciments au peuple et au gouvernement du Mexique que nous ne les pouvons plus compter.

Que ces remerciments aillent aussi à la Belgique si bien représentée, et à la France, riche et brillante toujours, qui nous promet mieux encore, si la réouverture tant désirée a lieu.

Et puisque j'ai écrit ce nom de France, qu'il me soit permis de rendre une fois de plus justice à son délégué le plus important, le plus autorisé, à celui qui a déployé tant de zèle et d'habileté dans l'ordonnance du département vaste et compliqué dont il a charge. Le public a déjà nommé M. Buisson.

Il ne s'est pas contenté de disposer tout son immense et inappréciable matériel avec la méthode, l'art, la sûreté de main et d'appréciation que donnent le savoir et la pratique, il s'est aussi prodigué dans ses relations avec le public.

Plus d'une fois il a fait entendre sa parole, et toujours avec lucidité et dans les meilleurs termes—quoique parfois il lui fallut faire usage d'une langue qui n'est pas la sienne, l'anglais.—Il nous a fait connaître les divers degrés de l'enseignement en France; sa pratique et savante gradation; sa façon de parler à l'esprit de l'enfant, en se mettant à sa portée, en prêtant aux démonstrations une forme tangible, récréative.

Il s'est montré fort intéressant en traçant à grands traits, mais frappants aussi, le fonctionnement de ces systèmes nouveaux et s'imposant à peu près partout, qui initient les élèves, dès la classe primaire, non seulement aux rudiments de ce qu'on appelle les sciences, mais aussi et surtout à la science de la vie elle-même: à ces travaux d'une utilité constante, et qui font, dès l'abord, comprendre à l'enfant que le métier, aussi bien que la profession, a sa noblesse, relève l'homme à ses propres yeux, le rend indépendant et lui assure sa place honorable et profitable dans la société.

Je suis de ceux qui, par leur position même, ont dû se mêler activement à ces belles et captivantes questions de l'enseignement, et je ne saurais trop féliciter M. Buisson du mérite et de la conviction dont il fait preuve en y collaborant. On sent, à l'écouter, qu'il ne se désaffectionnera jamais d'un sujet qui est l'étude de sa vie, qui est sa vocation.

—Nous touchons à la fermeture; une soixantaine d'heures encore et l'Exposition aura cessé d'être, après avoir passionné tant d'esprits et avoir aussi rencontré bien des indifférents. Si indifférents que j'en connais—croyez moi—qui, n'ayant pas d'excuses suffisantes, sérieuses, laisseront cette clôture se faire sans qu'ils aient jamais vu même les silhouettes des édifices qui s'élèvent sur les terrains du Parc. Le fait semble incroyable; il n'est que trop réel cependant.

Splendide Exposition, insuffisamment comprise, appréciée, vous allez entendre les regrets tardifs qui lui seront donnés; bientôt on se reprochera de l'avoir pas su mieux goûter cette jouissance pendue: comme autrefois les statues de Brutus et de Cassius, elle brillera par son absence.

Ce tant statue ne ranime une fois encore au *Main Building* et au Pavillon de la maison Lafargue et Brierre.

Dès le début du *World's Fair* je vous l'ai signalé pour son excellente disposition, pour les produits de l'art industriel qu'on y a groupés fort coquettement. Si je n'ai pas pour mission de vous entretenir d'articles de commerce, d'une incontestable élégance d'ailleurs, je puis et je dois même vous parler de tout ce qui, même en dehors du *Art Hall*, a la physionomie artistique, porte le cachet du talent.

A ce titre, mon attention est due à quelques objets exhibés par MM. Lafargue et Brierre, qui représentent ici, je ne sais plus combien de maisons parisiennes. Je le ferai forcément sous une forme très brève, car espace et temps me commandent.

Les articles décoratifs sont en bon nombre à ce Pavillon et beaucoup d'entre eux sont d'un fini tel qu'ils confinent à l'art et auraient, par conséquent, plein droit d'entrée dans ces colonnes. Mais je le redis, la date est nous sommes et les limites dans lesquelles il me faut me renfermer, m'interdisent d'écrire semblable revue.

Je me contente donc d'appeler l'attention sur les vitraux adressés à la maison Lafargue et Brierre, et qui ont été l'une des richesses de son exhibition. Ce sont là incontestablement œuvres d'art. Pour être aussi jetés sur le verre et souvent placés à une distance où l'œil ne peut apprécier qu'imparfaitement les détails, les sujets traités là n'en sont pas moins de véritables tableaux où le mérite, l'élévation de la pensée se mêlent à la difficulté d'exécution.

Le secret retrouvé de cette peinture toute spéciale des vitraux a renouvelé un art charmant, et donné une importance sans précédent à une industrie des plus considérables.

On sait aujourd'hui, autant que jamais, comment on pare les croisillons, comment on les marquette de ces compartiments à couleurs vives et diverses; on sait comment on pénètre profondément le verre; comment on y fixe à jamais ce coloris, jamais trop opulent, et qui emprunte encore de la beauté, des séductions à la transparence de ce verre, dont les innombrables sections, les crotelures à facettes forment comme des treillis de tableaux divins attirant l'œil par les petillements de la couleur et la diversité des motifs. Le vitrail est un mode, splendide aussi, de l'expression de la pensée. Il y a, en vérité, comme des poèmes entiers aux ogives de bien des basiliques.

On remarque encore sur la façade de ce même Pavillon deux statues, presque de grandeur naturelle, qui eût dû tenter plus d'un visiteur, si j'en juge par l'effet produit sur moi-même.

Je rappelle ici les deux Esclaves en bronze, que tout le monde a vus, cités.

Ce sont deux lampadaires, campés par l'artiste avec une extrême résolution. Poses très décidées, heureuses, mais nullement théâtrales; en nature, l'effet dans la simplicité.

Un homme et une femme—type éthiopien, mais avec cette régularité du nez et ces lignes plus fines des lèvres qui, malgré la différence du teint, le rapprochent souvent du type arabe.

Je ne sais si les deux morceaux sont du même artiste—j'ai oublié cette recherche au cours de ma visite—mais à coup sûr l'un d'eux est infiniment supérieur à l'autre; cette supériorité apparaît à l'homme.

On remarque tout d'abord l'harmonie qui règne dans l'ensemble de cette composition. Elle est bien équilibrée, bien observée et rendue comme proportions. La tête est au repos; son pas ce repos de physionomie qui chez l'esclave est fréquemment du l'hébétement, mais le calme, l'apaisement produit par la résignation à laquelle se mêle une teinte de mélancolie. Le bras qui porte le flambeau, est d'un bon mouvement; du jet, de l'élégance. Les membres et le torse surtout sont étudiés à fond et artistement détaillés. Le sculpteur a soigneusement étudié son anatomie et s'est imposé une savante exactitude dans sa reproduction.

Quelques gracieux détails dans la femme; mais le sauvage en est compromis par son voisin, par la comparaison qui s'impose. On rencontre de la mollesse dans ce second morceau; les détails anatomiques y sont trop souvent défaut; les muscles, l'osature ne se laissent pas deviner sous ces chairs rigides, sans accidents, uniformes: le modelé, l'expression manquant à ce visage un peu fade.

Voilà deux porte-flamme que je recommande à nos lecteurs les membres du Pickwick ou du Jockey Club; ce couple là complètera délicieusement l'entrée, le vestibule de l'un ou de l'autre. Une somptueuse entrée de rampe d'escalier.

—Je suis heureux d'apprendre que les émaux de Mlle Marie Colvis, dont j'ai parlé dans ma seconde lettre, le 29 mars dernier, ont obtenu une première médaille d'or.

Juste hommage rendu au charmant talent d'une jeune fille qui, après avoir été médaillée à Paris, a voulu obtenir aussi une récompense dans sa ville natale, la Nouvelle-Orléans. Voilà qui est fort joli. Je dois bien que si notre Exposition s'ouvre à nouveau en novembre, nous aurons d'autres envois de Mlle Colvis.

Ses cinq émaux étaient exposés au Pavillon des frères Kaffel qui, eux-mêmes, se sont vu décerner aussi une médaille d'or de première classe, pour des tableaux sur porcelaine, faïence, etc., etc.

J'ai eu l'occasion de citer là, entr'autres, des Vivien; sujets divers, paysages, natures mortes, traités avec une grande voluptueuse, une élégance, une facilité qui sont le propre de ce véritable artiste. Le prix de ces divers motifs a été considérablement diminué.

Telles sont les instructions de M. Vivien, qui désirerait que ses ouvrages demeurassent au Louisiane comme de vivants à l'Exposition.

Ce rabais est aussi appliqué, me dit-on, aux mille et une choses que nous ont envoyées les frères Kaffel.

J'ai l'espoir qu'elles trouveront ici des acquéreurs. Elles sont, beaucoup d'entr'elles du moins, le triomphe de l'art industriel.

Avant de laisser le Main Building où je ne pourrai probablement guère revenir, j'adresse mes remerciments à M. Andrée, le préposé de la maison Lafargue et Brierre à l'Exposition. Je dois à son obligeance quelques renseignements utiles.

Ceci dit, représentons la besogne du Salon que j'espère avoir achevée d'une façon à peu près satisfaisante, à peu près complète, à l'expiration de la semaine prochaine.

—Voilà au No 275 une des jolies petites toiles du Salon International. M. F. Kroyer, l'auteur de ce motif, d'une simplicité extrême, est d'abord un observateur, un physionomiste à coup sûr. Il y a là tout au moins deux visages, qui sont une étude intelligente, fouillée.

Le peintre a pris pour titre: "*Forge danoise.*" Je ne sais trop si les types que j'ai là sous les yeux sont un effet types danois. Ce dont, je suis sûr, c'est qu'ils sont essentiellement humains; empruntés, comme attitudes, physionomies, tenue, à la vie réelle, la vie de tous les jours. Ils sont trois dans ce petit espace aux reflets ardents, rouges, prêtant à cet intérieur cette sorte de cachet étrange, fantastique, que présentent forges et usines.

L'apprenti—jeune garçon—à gauche, chemise toile brune, pantalon de toile bleu, toque à la tête, sabots aux pieds. Il fait fonctionner les poumons de l'endroit, le grand soufflet de forge.

Du côté du billot de bois qui porte l'enclume, un homme tournant le dos, et présentant le visage de profil; pantalon noir, blouse bleue, chapeau mou conique, pieds nus dans ses sabots. Ses deux bras musculeux sont levés; ils tiennent suspendu le lourd marteau qui va retomber sur le fer rougi à blanc, que porte l'enclume.

Ces deux bras-là sont bien en action; on sent parfaitement qu'ils vont revenir au billot. Au delà de celui-ci, le personnage qui est véritablement l'intérêt de la toile. Danois ou non, que voilà nouveau et s'imposant à peu près partout, qui initient les élèves, dès la classe primaire, non seulement aux rudiments de ce qu'on appelle les sciences, mais aussi et surtout à la science de la vie elle-même: à ces travaux d'une utilité constante, et qui font, dès l'abord, comprendre à l'enfant que le métier, aussi bien que la profession, a sa noblesse, relève l'homme à ses propres yeux, le rend indépendant et lui assure sa place honorable et profitable dans la société.

Je suis de ceux qui, par leur position même, ont dû se mêler activement à ces belles et captivantes questions de l'enseignement, et je ne saurais trop féliciter M. Buisson du mérite et de la conviction dont il fait preuve en y collaborant. On sent, à l'écouter, qu'il ne se désaffectionnera jamais d'un sujet qui est l'étude de sa vie, qui est sa vocation.

—Nous touchons à la fermeture; une soixantaine d'heures encore et l'Exposition aura cessé d'être, après avoir passionné tant d'esprits et avoir aussi rencontré bien des indifférents. Si indifférents que j'en connais—croyez moi—qui, n'ayant pas d'excuses suffisantes, sérieuses, laisseront cette clôture se faire sans qu'ils aient jamais vu même les silhouettes des édifices qui s'élèvent sur les terrains du Parc. Le fait semble incroyable; il n'est que trop réel cependant.

Splendide Exposition, insuffisamment comprise, appréciée, vous allez entendre les regrets tardifs qui lui seront donnés; bientôt on se reprochera de n'avoir pas su mieux goûter cette jouissance pendue: comme autrefois les statues de Brutus et de Cassius, elle brillera par son absence.

Ce tant statue ne ranime une fois encore au *Main Building* et au Pavillon de la maison Lafargue et Brierre.

Dès le début du *World's Fair* je vous l'ai signalé pour son excellente disposition, pour les produits de l'art industriel qu'on y a groupés fort coquettement. Si je n'ai pas pour mission de vous entretenir d'articles de commerce, d'une incontestable élégance d'ailleurs, je puis et je dois même vous parler de tout ce qui, même en dehors du *Art Hall*, a la physionomie artistique, porte le cachet du talent.

A ce titre, mon attention est due à quelques objets exhibés par MM. Lafargue et Brierre, qui représentent ici je ne sais plus combien de maisons parisiennes. Je le ferai forcément sous une forme très brève, car espace et temps me commandent.

Les articles décoratifs sont en bon nombre à ce Pavillon et beaucoup d'entr'eux sont d'un fini tel qu'ils confinent à l'art et auraient, par conséquent, plein droit d'entrée dans ces colonnes. Mais je le redis, la date est nous sommes et les limites dans lesquelles il me faut me renfermer, m'interdisent d'écrire semblable revue.

Je me contente donc d'appeler l'attention sur les vitraux adressés à la maison Lafargue et Brierre, et qui ont été l'une des richesses de son exhibition. Ce sont là incontestablement œuvres d'art. Pour être aussi jetés sur le verre et souvent placés à une distance où l'œil ne peut apprécier qu'imparfaitement les détails, les sujets traités là n'en sont pas moins de véritables tableaux où le mérite, l'élévation de la pensée se mêlent à la difficulté d'exécution.

Le secret retrouvé de cette peinture toute spéciale des vitraux a renouvelé un art charmant, et donné une importance sans précédent à une industrie des plus considérables.

On sait aujourd'hui, autant que jamais, comment on pare les croisillons, comment on les marquette de ces compartiments à couleurs vives et diverses; on sait comment on pénètre profondément le verre; comment on y fixe à jamais ce coloris, jamais trop opulent, et qui emprunte encore de la beauté, des séductions à la transparence de ce verre, dont les innombrables sections, les crotelures à facettes forment comme des treillis de tableaux divins attirant l'œil par les petillements de la couleur et la diversité des motifs. Le vitrail est un mode, splendide aussi, de l'expression de la pensée. Il y a, en vérité, comme des poèmes entiers aux ogives de bien des basiliques.

On remarque encore sur la façade de ce même Pavillon deux statues, presque de grandeur naturelle, qui eût dû tenter plus d'un visiteur, si j'en juge par l'effet produit sur moi-même.

Je rappelle ici les deux Esclaves en bronze, que tout le monde a vus, cités.

Ce sont deux lampadaires, campés par l'artiste avec une extrême résolution. Poses très décidées, heureuses, mais nullement théâtrales; en nature, l'effet dans la simplicité.

Un homme et une femme—type éthiopien, mais avec cette régularité du nez et ces lignes plus fines des lèvres qui, malgré la différence du teint, le rapprochent souvent du type arabe.

Je ne sais si les deux morceaux sont du même artiste—j'ai oublié cette recherche au cours de ma visite—mais à coup sûr l'un d'eux est infiniment supérieur à l'autre; cette supériorité apparaît à l'homme.

On remarque tout d'abord l'harmonie qui règne dans l'ensemble de cette composition. Elle est bien équilibrée, bien observée et rendue comme proportions. La tête est au repos; son pas ce repos de physionomie qui chez l'esclave est fréquemment du l'hébétement, mais le calme, l'apaisement produit par la résignation à laquelle se mêle une teinte de mélancolie. Le bras qui porte le flambeau, est d'un bon mouvement; du jet, de l'élégance. Les membres et le torse surtout sont étudiés à fond et artistement détaillés. Le sculpteur a soigneusement étudié son anatomie et s'est imposé une savante exactitude dans sa reproduction.

Quelques gracieux détails dans la femme; mais le sauvage en est compromis par son voisin, par la comparaison qui s'impose. On rencontre de la mollesse dans ce second morceau; les détails anatomiques y sont trop souvent défaut; les muscles, l'osature ne se laissent pas deviner sous ces chairs rigides, sans accidents, uniformes: le modelé, l'expression manquant à ce visage un peu fade.

Voilà deux porte-flamme que je recommande à nos lecteurs les membres du Pickwick ou du Jockey Club; ce couple là complètera délicieusement l'entrée, le vestibule de l'un ou de l'autre. Une somptueuse entrée de rampe d'escalier.

—Je suis heureux d'apprendre que les émaux de Mlle Marie Colvis, dont j'ai parlé dans ma seconde lettre, le 29 mars dernier, ont obtenu une première médaille d'or.

Juste hommage rendu au charmant talent d'une jeune fille qui, après avoir été médaillée à Paris, a voulu obtenir aussi une récompense dans sa ville natale, la Nouvelle-Orléans. Voilà qui est fort joli. Je dois bien que si notre Exposition s'ouvre à nouveau en novembre, nous aurons d'autres envois de Mlle Colvis.

Ses cinq émaux étaient exposés au Pavillon des frères Kaffel qui, eux-mêmes, se sont vu décerner aussi une médaille d'or de première classe, pour des tableaux sur porcelaine, faïence, etc., etc.

J'ai eu l'occasion de citer là, entr'autres, des Vivien; sujets divers, paysages, natures mortes, traités avec une grande voluptueuse, une élégance, une facilité qui sont le propre de ce véritable artiste. Le prix de ces divers motifs a été considérablement diminué.

Telles sont les instructions de M. Vivien, qui désirerait que ses ouvrages demeurassent au Louisiane comme de vivants à l'Exposition.

Ce rabais est aussi appliqué, me dit-on, aux mille et une choses que nous ont envoyées les frères Kaffel.

J'ai l'espoir qu'elles trouveront ici des acquéreurs. Elles sont, beaucoup d'entr'elles du moins, le triomphe de l'art industriel.

Avant de laisser le Main Building où je ne pourrai probablement guère revenir, j'adresse mes remerciments à M. Andrée, le préposé de la maison Lafargue et Brierre à l'Exposition. Je dois à son

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLÉANS.

Hier les recettes de l'Exposition ont atteint le total de $1,712 10. Les préparatifs de la fête projetée marchaient alors grand train. On décorait avec profusion le bâtiment des barques mexicaines, ainsi que le pavillon des mines du Mexique, au devant duquel on plantait une allée de peupliers.

Le trône mexicain, placé jusqu'ici dans le palais du gouvernement, a été transporté dans la galerie industrielle du Mexique où il fera partie de la décoration de circonstance.

Toute l'attention se porte sur la manifestation d'aujourd'hui, qui promet d'être une des plus belles de l'Exposition, car elle repose sur un des sentiments les plus nobles de toute collectivité humaine, la reconnaissance publique, c'est-à-dire la gratitude envers nos hôtes distingués et nos collaborateurs dévoués d'outre Rio-Grande.

LA FÊTE MEXICAINE.

C'est à midi que le gouverneur et toutes les autorités de l'Etat et de la ville, escortés par une force imposante de milice, s'embarqueront au pied de la rue du Canal, sur le steamer officiel *Jesse K. Bell*, au bruit d'une salve de 100 coups de canon, tirés par le "Washington Artillery."

Cette salve sera répétée sur les terrains de l'Exposition, lors du débarquement du cortège. Le gouverneur, les fonctionnaires et les invités du jour seront reçus par la commission mexicaine, présidée par M. EDUARDO E. ZARATE, dans le pavillon des mines du Mexique.

Après les salutations d'usage, le cortège se dirigera vers le Music Hall, où auront lieu les cérémonies suivantes, dont nous rééditons le programme, déjà publié hier:

1. Sélection d'Aida (musique mexicaine) Verdi
2. Discours de bienvenue—par M. F. A. Burke
3. Sélections de Hada del lago (musique mexicaine) Mecaro
4. Discours de réponse par M. J. de Zamacona, Econ. de Mexico (musique) — Tinnaire
5. Discours par M. Eduardo E. Zarate commissaire general du Mexique
6. La Castanera, variations de piccolo par M. Leandro Ballardo
7. Discours par M. J. E. G. Pitkin
8. Mexico à Philadelphie (marche militaire) Aguirre.

La galerie mexicaine sera ornée d'une décoration florale en rapport avec l'élévation de la cérémonie en l'honneur de Washington et de Hidalgo. M. F. Ornelas, secrétaire général de la commission mexicaine prononcera l'éloge des deux libérateurs des Etats-Unis et du Mexique.

Comme l'on voit, l'infatigable musique militaire mexicaine sera toujours sur la brèche. Aussi, comme il est juste que le moment arrivé où elle soit enfin à l'honneur, nous saurons heureux d'enregistrer la communication suivante:

Hommage au capitaine E. Payen.

Parmi les manifestations les plus touchantes de la journée, c'est à dire parmi celles qui expriment mieux les sentiments de reconnaissance du peuple de la Nouvelle-Orléans et du public de l'Exposition, il faudra noter la présentation d'une superbe médaille d'or que le bureau de la direction générale offrira comme souvenir et comme témoignage d'estime au capitaine ENGARNACION PAYEN. Cette présentation, nous est annoncée par la lettre suivante:

Nouvelle-Orléans 29 mai 1885.

Le conseil de la direction générale de l'Exposition Universelle et du Centenaire de Orléans, ayant pour la constante sollicitude du capitaine ENGARNACION PAYEN et de l'orchestre placé sous son admirable direction, se hâte de lui offrir en signe de ses sincères sympathies pour notre ville et pour le gouvernement mexicain, qui les entourent tous ici pour augmenter le prestige de l'Exposition, le conseil a fait exécuter une médaille d'or en guise de souvenir du capitaine Payen et de l'Orchestre mexicain. Ladite médaille sera déposée sur dans la salle de concert, dans le pavillon du Mexique, à côté du voisin qui ne répond que ce vert que je lui demande est de l'herbe. Pardon, et j'en suis honteux, mais ma vue se trouble, se perd décidément. J'étais persuadé que c'était du vert-de-gris.

—Je vous invitais, l'autre jour, à voir un Gipsey, de M. Durkin. En voici un autre (272) de M. Carl-ton T. Chapman. Plus de cachet celui-là.

L'homme est assis sur un banc, contre un mur auquel est appliquée une affiche de combat de taureaux.

Teint très chaud, figure énergique, insouciante, cheveux roux, moucheur de couleur autour du cou, chemise blanche, veste rouge, ceinture bigarrée, culotte courte, guêtres, chaussons. La main gauche tient une bagnette; la main droite une cigarette, dont un doigt écarte et fait tomber la cendre, que les yeux à demi fermés regardent sur toute cette physionomie est respirant cette sorte de fainéantise, de somnolence plutôt que l'on remarque tout souvent chez les fumeurs de cigarettes.

—Voici qui est plus dramatique: "*Is this life worth living?*" "*Cette vie rauteelle bien qu'on vive?*" C'est le titre sombre adopté par M. Alfred Kappes (253). Ce point d'interrogation, si souvent posé dans notre malheureuse planète, vient à l'esprit et aux lèvres d'une vieille pauvresse, étalée sur la dalle nue. Tête grise, au visage sillonné, après de rides fortement exagérées, ravagé par les années, les privations. La douleur se lit en elle, sur ce masque; la révolte, et peut-être aussi le doute, s'en mêlent. Jambes étendues, regard fixe, la vieille regarde un réduit de charbon, placé à son côté, que peut-être elle allumera tout à l'heure. Ce regard qui paraît rentrer dans le passé, évoque un manque pas de justesse dans l'expression. Un tempérament d'artiste se révèle dans cette composition, impartie faite pourtant.

ISOLEUSE; titre tentant par la charmante qu'il fait un peu partout et surtout au *Art Hall*. Comme on ne pourrait aller au *fin, fin* de pareil cas, pareille.

Cette Indolente est celle d'une enfant. Délicieuse petite blondine, ma foi, aux cheveux touffus, bouclés, se tenant, étalant un manche sur un coussin de soie cerise, la tête inclinée par les deux mains mignonnes et rosées superposées l'une sur l'autre. Robe rose aussi, ceinture rouge. La tête sauve cette toile; les jambes sont grêles, les bras, je sont pas fins, les contours en sont mous, flasques.

N'était cette tête si gracieuse, si attirante; n'était cette fraîcheur, cette richesse de coloris, on ne reconnaîtrait point (255) M. Zuber-Buhler, dont je ne connaissais aucune composition, jusqu'à l'ouverture de ce Salon, et qui, à n'en pas douter, est un artiste de haut prix. Il a donc aussi ses négligences, ses heures d'indolence, et il signe alors un motif très joliment commencé, mais non terminé.

Manola à son balcon (535) de M. A. Robert, Ecole belge. Toile élégante. La belle est accoudée à l'appui d'une fenêtre. Une tête sensuelle, bien modelée, sculptant hardiment sur un fond brun et rouge. L'artiste sait qu'il a réussi son visage, que celui-ci est joli, sympathique; aussi le met-il en pleine lumière. Rien à cacher, S. V. P.

Je relève de fins reflets dans les cheveux retombant sur le front en une petite nappe qui un peu plus se confondrait avec la délicate ligne des sourcils. Des fleurs d'un rouge très vif sont jetées à gauche, dans cette belle chevelure noire pur un des ces haute peignes espagnols qui ont tant de caractère. La main droite reposant sur le rebord de la fenêtre tient un éventail ouvert; la tête s'incline sur la main gauche.

—M. Olivier Chéron a la brosse essentiellement parisienne; personne n'est plus que lui, moderne, mais dans le meilleur sens du mot. Un rien lui suffit pour couvrir une toile et la couvrir d'une façon intéressante.

Il a envoyé au Salon du *World's Fair* deux toiles qui sont bien de l'Ecole française, si avancée dans ce genre, et qui, on ne doit pas craindre de l'écrire, y a dépassé toutes les autres Ecoles: *Ferme normande* (267) et *Sables à marée basse* (214).

Les deux motifs sont traités avec élégance, pureté, avec le sentiment de la nature.

La recherche, le maniérisme sont bannis du faire de M. Olivier Chéron. Ses moyens sont des plus simples; dans le moindre coin de là nature, je le répète, il trouve de quoi intéresser par le pinceau. Il estime que celle-ci est un livre, infini dont les épisodes se multiplient sans cesse et qui n'a pas besoin qu'on la violente, qu'on la transforme, pour arriver à des effets marqués.

Ces deux petites toiles ne se racontent pas, parce que, encore une fois, elles se disent sur un rien; mais toutes deux sont d'une facture distinguée. Elles se divisent les préférences; cependant peut-être celles-ci seront-elles acquises en plus grand nombre à la *Ferme Normande*, avec sa vieille et humble chaumière, faite de pierres et cailloux, surmontée de son toit de chaume, d'un équilibre douteux, qu'il faudra redresser tout-à-l'heure, tant il penche déjà. Cette masure est fort joliment traitée, bien en perspective, en lumière.

D'un coloris vraiment varié dans sa vérité ce terrain, qui court auprès de la chaumière, en avant de laquelle est posé un petit mannelon de foin où les poules viennent s'ébattre et glousser en y appelant leurs poussins.

Me voici de nouveau ramené, je ne sais trop comment, devant une autre toile (128) de M. Thomas Hill "*Grand Canyon of the Yellowstone*". La nature qu'a choisie le peintre, a un caractère tout particulier. Le tempérament de M. Hill ne va pas aux petites scènes; il aime évidemment à faire grand; il faut à sa palette une toile sur laquelle il puisse amasser personnages ou choses. Ici s'ouvre devant nous une gorge profonde, le long de laquelle des mamelons aigus, des pics, des aiguilles gigantesques se dressent et font faction éternelle.

On dirait des statuettes immenses, retournées, pointant vers le ciel. De jolis effets de lumière sur ces sommets; des tons diversifiés à l'infini: fauves, gris, verts, roses; ici de la clarté vive, plus loin, une fine dentelle de brume qui enveloppe le paysage et lui prête du vague, du mystérieux. Un ton mineur, si l'on veut bien. Au fond un sommet, un entablement bordant la double rangée de pointes, de paratonnerres alignés par la nature même, et qui ferme le paysage où se meurent les sens dans des indécises inégalités, mais qui n'a sa valeur. Parmi ces inégalités notons le ciel trop plat, posé là comme un plafond monochrome, opaque, sans mouvement.

Je ne laisserai pas M. Thomas Hill sans rappeler la plus vaste de ses toiles: *The last spike* (230). Je l'ai déjà écrit à propos du remarquable tableau de M. Jules Garnier: *La distribution de drapeaux*, je suis médiocrement attiré par ce genre de peinture, que l'état officiel; néanmoins, on doit l'admettre, il faut de la puissance de pinceau pour manier de telles masses, pour en régler l'ordonnance, pour distribuer ce fourré de personnages de telle façon que chacun soit bien à sa place et pour donner une expression, une attitude nettes à chacun d'eux.

Dans cette dernière composition, nécessairement prosaïque, se produisent des effets de dessin d'un réalisme frappant; des reliefs fort réussis; entr'autres, à gauche, dans un des angles de la toile, des outilsqui semblent s'en projeter.

Sunlight on the sea (43) de M. J. C. Nicoll.—Une marine; une mer inconnue des navigateurs, moitié ornée, moitié pierre. Sur cette toile le ciel est mieux réussi que l'eau; ciel et eau, deux difficultés redoutables pour l'artiste.

Le numéro 156 est un *Portrait de femme*, par M. Emile Sartain; jolie pose de tête; fines carnations.

Méditation (163) tableau de M. Robert W. Weir. Tête de vieillard, pensive, bien modelée, correctement détaillée, avec les rides dont le visage est strié, sa longue chevelure et sa barbe blanches. Les deux mains appuyées sur un livre sont purement dessinées; ce coloris transparent, vrai, rappelle les vieilles toiles.

De bonnes valeurs dans ce *Portrait de femme* (158), signé Jas H. Beard, de New York. Tête d'un type gracieux, qui se détache sous une mante noire.

Une *Tête de Chef Nubien* (170), par M. William Sartain, mérite qu'on s'arrête devant elle. De la variété dans le travail, de la lumière dans le regard, du naturel dans cette expression.

Le tableau 173: *Clearing up*, est d'une couleur étrange, fantaisiste. L'eau ne présente jamais ce ton, me semble-t-il. Et puis, voici force écume qui jaillit et ne dit que les vagues bondissent dans l'épisode représenté, mais je ne trouve de mouvement nulle part. Un l'agitation, les bonds? Ce tableau est de M. F. H